

TEMPERATURE

Du 2 octobre 1900.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit, Centigrad). Values range from 7 to 30.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 2 oct. Indications pour la Louisiane: Temps généralement beau mercredi et jeudi; vents légers à frais du nord-est.

LE DECLIN

-DU-

Parti Républicain.

A l'heure qu'il est, à la veille des élections présidentielles, alors qu'il s'agit du triomphe ou de la défaite des institutions républicaines, il est utile, il est nécessaire, si l'on veut se rendre un compte exact de la situation, de conserver son sang-froid, de ne pas s'emballer, de voir les choses telles qu'elles sont, en notre faveur ou non, et non pas telles que nous voudrions qu'elles fussent.

Eh bien! de bonne foi, sans aucun parti pris, la main sur la conscience, il nous faut avouer que, au point de vue républicain, la lutte s'engage dans d'étranges conditions. Après ses succès éclatants et étourdissants des deux ou trois années qui viennent de s'écouler, et qui ont fait presque tourner la tête aux populations, on devait s'attendre à une victoire foudroyante pour ce parti. La lutte même ne semblait plus possible.

Nous avons, il y a moins de deux ans, entendu des démocrates de la vieille roche, incapables de fléchir, incapables de chanter la palinodie, déclarer tout haut, qu'ils se considéraient comme battus et que, pour un peu de découragement, ils abandonneraient la partie.

C'est bien là la situation telle qu'elle se présentait il y a deux ans. Voyez ce qui se passe aujourd'hui. Ce parti vainqueur, ce parti conquérant auquel plus rien ne pouvait résister, le voit sur la défensive aujourd'hui. Il lutte, mais en reculant, et chaque jour nous le voyons perdre du terrain. Chez un peuple qui naguère était affolé de conquêtes, on surprend partout le mécontentement.

Fait étrange et que l'on a de la peine à s'expliquer. Il y a dans l'Union deux ou trois vastes régions essentiellement industrielles qui ont été jusqu'ici le plus ferme appui du parti républicain. Sans leur soutien, il est réduit à l'impuissance; il n'existe plus. Eh bien, le plus vif mécontentement y règne. Ce ne sont que grèves sur grèves et les populations qui semblaient devoir regorger de richesses sont tombées dans la plus profonde misère. Les républicains aux abois s'épuisent en efforts inessais pour rétablir l'harmonie entre le travail et le capital, et ils n'y réussissent pas. Que peut faire le parti sans l'appui des millions de travailleurs qui l'ont soutenu jusqu'ici? Il ne réussira pas à se les concilier, parce qu'il s'est de tout temps appuyé sur le capital qui est l'ennemi du travail. Le républicanisme a

voulu tendre un piège au parti démocrate; il s'est lui-même laissé prendre à ce piège où il avait essayé de prendre les ennemis.

Telle est la situation, la plus étrange que l'on ait jamais vue dans l'Union.

Voulez vous vous rendre compte de la situation actuelle de McKinley et de sa bande? Rappelez-vous du triomphe de l'amiral Dewey. Jamais on n'a vu pareille popularité. C'était le prochain président, au dire de bien des gens. Qu'est devenu l'amiral Dewey? Qu'en restet-il? Rien, rien!

Voilà, toutes proportions gardées, le sort qui est réservé à M. McKinley.

Il a eu l'éclat de la fusée, il s'est éteint comme elle et aussi rapidement qu'elle.

M. Hanna seul peut le sauver. Il a des millions de dollars dont il peut disposer, mais il les garde. Tout le patriotisme de M. Hanna ne va pas au-delà du porte-monnaie.

Mamontoff.

Sous la signature de Jules Huret, le Figaro publie ce qui suit:

M. Mamontoff est le héros du procès célèbre qui, depuis l'hiver dernier, absorbe l'attention du monde financier, industriel et artistique russe, procès qui fait le pendant du procès de Lesepes au par l'importance des chiffres—puisqu'il s'agit d'une dizaine de millions discutés—au moins par la qualité, l'honnêteté proverbiale et l'influence considérable du personnage.

Le hasard a fait qu'il s'est trouvé à Paris en même temps que notre hôte illustre, M. de Witte, ministre des finances de Russie, qui fut, dès longtemps, et est demeuré un de ses amis.

On se souvient de l'événement, qui remonte au commencement de l'hiver dernier.

On apprit soudain à Moscou—et le lendemain dans toute l'Europe—que "Mamontoff", le président de la Compagnie de Moscou-Yaroslavl-Arkhangel, du chemin de fer houiller du bassin d'Onetz, fondateur de la ligne Moscou-Kourak, de la Société de construction des wagons de Moscou, de la Société de construction mécanique "la Newsky", en un mot l'âme et le centre de toute l'industrie russe contemporaine, l'héritier du fameux Tschibjoff (à qui la Russie doit l'origine de son système de voies ferrées), l'homme au cerveau duquel trois empereurs de Russie—Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II—rendirent hommage, l'ami, enfin, du jeune ministre des finances dont le génie économique et financier est en train d'organiser les finances russes; on apprit que "Mamontoff" était arrêté!...

Ce fut presque un deuil public à Moscou: on ne pouvait croire à une telle catastrophe.

C'est que Mamontoff était aussi un philanthrope éclairé et le mécène le plus passionné d'art de la Russie. Possesseur d'une très belle galerie de tableaux, c'est à lui que bien des peintres et des sculpteurs slaves, qui en ce moment excellent des lauriers mérités à notre Exposition, doivent d'avoir été protégés, aidés, soutenus à leurs débuts, d'avoir pu conquérir avec moins de larmes et moins de misère, leur place au soleil. Il a, dit-on, dépensé une fortune à cela. Il avait même fondé à Moscou, à ses frais, un théâtre lyrique où furent représentées

les œuvres nouvelles et originales de jeunes musiciens qui lui doivent leur renommée à présent européenne. Ces hommes sont rares—en Russie comme partout—et généralement dans leur propre milieu, se heurtent à une méfiance, à une série d'hostilités un peu méprisante qui n'attend que l'heure de se manifester sans danger.

On savait donc que cette homme puissant, entreprenant, libéral avait des ennemis acharnés; mais on n'ignorait pas qu'il avait aussi d'influents et notables soutiens.

Pourtant, il fallut bien se rendre à l'évidence quand on sut que le grand financier était au secret, en cellule, et quand on vit, par suite, baisser presque instantanément les actions des Compagnies qu'il dirigeait.

Le secret dura cinq mois, au bout desquels l'Empereur, qui apprit par une supplique de la famille le traitement infligé à Mamontoff, dit:

—Je ne veux pas que Mamontoff souffre....

Et il donna l'ordre de le laisser réintégrer sa maison, sous escorte.

Trois mois après, c'est-à-dire au bout de neuf mois seulement, le procès eut lieu devant le jury. Il vint de finir il y a six semaines, par l'acquiescement triomphal de Mamontoff. En sortant du Tribunal, sa première visite fut pour M. de Witte qui le félicita d'avoir si simplement et si vaillamment tenu tête à la horde de ses adversaires.

Tout le monde savait, en effet, en Russie, que celui qu'on avait voulu atteindre, à travers Mamontoff, c'était le jeune et brillant ministre impérial dont la carrière rapide avait créé sous ses pas des ennemis acharnés. Mais l'arme s'était trouvée trop courte et de mauvaise qualité, ou plutôt elle s'était heurtée à une cuirasse trop solide....

Je tenais ces renseignements d'un personnage officiel russe, et aussi d'amis personnels qui connaissent parfaitement le monde moscovite.

Cette figure curieuse et complexe dégageait pour moi un attrait particulier. Aussi, quand j'appris que Mamontoff arrivait à Paris, je me promis de tenter de le voir. Il y a toujours quelque chose à apprendre sur l'âme humaine en regardant et en écoutant parler un homme fort qui vient de souffrir.

Je le vis donc dans un appartement d'hôtel de l'avenue Kléber. C'est un homme de cinquante-cinq ans environ, de bon teint, et d'aspect robuste et énergique. Sa tête est chauve, mais sa barbe grisonne à peine, son œil intelligent et droit est plein de force et d'ardeur. Il m'accueillit avec un sourire empreint d'une gravité bienveillante. Comme tous les Russes cultivés, il parle parfaitement le français.

A ma prière, il me raconta longuement—ce qui est connu de tout le monde en Russie et ce que je ne répéterai pas ici—sa carrière de travailleur, ses initiatives, son labeur formidable, ses succès, les sociétés qu'il fonda, les résultats de ses entreprises, ses réussites pendant trente ans, qui enrichirent tant de gens—tout cela entremêlé de réflexions morales, et de cette philosophie slave dont la résignation se teint de fatalisme:

—Mes ennemis, me dit-il, dament de loin, j'en ai eu de tout temps. Une fois déjà, ils avaient tenté l'assaut sur mon dos. Mais j'ai un peu remué les épaules et ils sont tombés dans la poussière. Voici l'histoire: Tschibjoff était mort en léguant au gouvernement de son district une somme de 1 million de roubles, en

actions de la Compagnie des chemins de fer Moscou-Kourak, pour fonder des écoles professionnelles. Comme j'étais son exécuteur testamentaire j'entendis faire à ma guise, et je conservai les fonds de longs mois, dans un but que vous saurez tout à l'heure.

Le district s'impatiente, me réclama le legs; je fis la sourde oreille, m'amusant bien de sa hâte; mais la chose arriva à la connaissance de gens sans doute malhonnêtes qui se dirent que j'avais dû manger l'héritage. Le district se décida alors à écrire une supplique à l'empereur Alexandre III, qui en parla à M. de Witte, qui me demanda des explications.

"J'allai donc le lendemain à Saint-Petersbourg, avec un reçu dans ma poche, le reçu du legs Tschibjoff, qui n'avait pas quitté un instant, vous pensez bien, les caisses de la Banque. Seulement au lieu de un million et demi de roubles que le bienfaiteur avait légués, je pouvais présenter sept millions de roubles.... Car, entre temps, les actions du chemin de fer de Kourak, que j'avais fondé avec Tschibjoff, et auquel j'avais donné un mouvement considérable, avaient presque sextuplé....

L'empereur daigna m'approuver, mais ces gens furent très étonnés que je ne leur eusse pas versé le million et demi de roubles légué, et conservé pour pour moi les actions; ce n'étaient pas des gens honnêtes, dans le vrai sens du mot.

Mais tout homme qui agit, continua-t-il, est exposé à se tromper. Un jour je fis donc une faute. Comme depuis trente ans j'étais habitué à agir en maître absolu dans cette Compagnie de Moscou-Arkangel qui était pour ainsi dire mon œuvre et que j'avais portée à la fortune, je me permis une chose, parait-il défendue. Je mis dans la société de construction de locomotives "la Newsky" des capitaux de la Compagnie de chemin de fer. Et cela, qui n'était qu'une faute, devint un crime, sous les mains de mes ennemis. Voilà tout, monsieur. L'honnête jury de Moscou a remis les choses en place, en m'acquittant sans réserve. Mais durant neuf mois j'ai souffert de la punition des gens malhonnêtes, des flous et des assassins. Près de six mois, je fus au secret, moi qui n'ai jamais fait tort d'un kopeck à personne!

—Comment cela fut-il possible?

De sa voix tranquille et calme, il répondit: —De jeunes magistrats pressés d'avancer dans leur carrière exagérèrent leur zèle, qui ressembla vite à de la persécution.... Oui, peut-être y a-t-il des comptes à revoir de ce côté....

"N'a-t-on pas été devant l'éroulement de l'accusation, jusqu'à m'accuser, moi, d'avoir uré le bois de la Compagnie dans mes cheminées, et n'a-t-on pas sorti triomphalement une note de blanchisseuse non acquittée? Or, je vous dis cela en passant, chaque employé de la Compagnie, même les plus humbles, a droit à une certaine quantité de bois à brûler. Et quand le vertueux président Lincoln est mort, ne devint-il pas aussi une note à sa blanchisseuse?"

—Je n'exagère pas, monsieur, je dis la vérité....

Et son hochement de tête et son mouvement d'épaules témoignèrent le souverain mépris d'un homme qui a remué des millions de roubles pour des accusations aussi futiles.

Mon étonnement était grand d'entendre parler cet homme avec une si belle lucidité, et sur un ton aussi parfaitement calme,

de ces choses qui ennaissent du l'irriter ou l'attrister. Mais j'étais bien plus frappé encore de ne pas découvrir dans ses traits ou dans ses yeux, ou dans l'ensemble de sa tenue une trace quelconque, visible, du coup de foudre qui l'avait touché si violemment en pleine puissance et en pleine gloire. Son teint coloré, ses yeux énergiques et même riant, la sensation de force qui se dégageait de ses moindres gestes composaient un ensemble de sérénité qui ne lui donnaient pas du tout cet "air victime" attendrissant et mélodramatique que notre fausse sentimentalité, que notre incompréhension des lois de la résistance morale nous poussent à rechercher toujours comme un signe certain chez l'innocent et le persécuté.

Je ne pus m'empêcher de lui faire part de cette impression.

Le plus froidement du monde, du bout des lèvres, cet homme fort me répondit d'une voix presque basse:

—A présent, c'est fini. J'ai en le temps d'éprouver mon amertume pendant mes cinq mois et demi de cellule. Alors, oui, j'ai fait de tristes réflexions sur l'humanité, sur la lâcheté humaine particulièrement; mais aussi sur la bassesse de l'envie, sur toutes les vilaines choses que peuvent faire l'ambition et l'amour de l'argent et du pouvoir.

Ici, sa voix monotone changea soudain, comme par enchantement, se haussa jusqu'à devenir presque éclatante, pour dire:

—Pourtant, j'ai fait aussi d'autres réflexions sur la joie d'avoir toujours été honnête, sur le bonheur que donne dans les mauvais moments de la vie une conscience propre et pure.... Voilà ce qui m'a consolé, soutenu et finalement guéri, monsieur.

Et son œil énergique s'allumait de fierté, se mouillait même un peu d'une émotion lointaine et profonde.

Il conclut: —Voilà le principal, il faut le dire.

En me retirant, comme je le questionnais sur ses projets, il répondit:

—Tant de témoignages de sympathie lors de ma mise en liberté, tant d'offres amicales, tant de propositions d'hommes éminents voulant utiliser mon expérience me décidèrent-elles à recommencer? Je ne sais; mais c'est égal.... J'ai ma par-dessus tout les arts et toutes les manifestations de la beauté artistique. Je peux vivre heureux par l'art, et personne ne peut m'enlever cette jouissance-là....

Le compagnon de Blondin.

Blondin, le célèbre équilibriste qui le premier, il y a une quarantaine d'années, traversa sur une corde les chutes de Niagara, avait, pour augmenter la difficulté, pris sur ses épaules un jeune homme.

Blondin est mort; quant à Harry Mac Calcord, son compagnon de route, il vit toujours, mais il est misérable. Toutes les nuits il a de terribles cauchemars durant lesquels il voit recommencer sa tragique traversée; il crie, appelle au secours pour qu'on le sauve.

Mac Calcord était tout jeune quand il coula sa vie au célèbre acrobate; maintenant qu'il est vieux, il ne peut souler sans trembler aux quarante-six terribles minutes qu'il passa, sur le dos de Blondin, au-dessus de l'abîme.

La mort seule, dit-il, saura le délivrer de la hantise de cette vision.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Nous sommes redevables au Rév. Massardier, le très distingué chancelier du diocèse, des renseignements suivants:

Le Rév. Auguste Thébaut, curé de St-Jacques, est nommé curé inamovible à St-Martinville. Le Rév. A. D'Honnée, curé de St-Charles, est transféré à la cure de St-Jacques.

Le Rév. Théophile Steumanns est nommé curé de St-Charles.

Le Rév. François Bugnet, curé du Pierre-Part, devient curé de Terrebonne.

Pierre-Part qui ne faisait plus partie de la paroisse de Terrebonne, en fait partie de nouveau.

Sous peu de jours, nous publierons le résultat de la quête faite dans tout le diocèse dimanche dernier, au profit des églises de Galveston. Cette quête, nous sommes heureux de le dire, a été fructueuse, mais on n'en connaît pas encore le produit exact, car trente paroisses n'ont pas encore fait de versement entre les mains de qui de droit.

Le Rév. Massardier, l'homme de toutes les bienfaisances, nous communiquera le renseignement au temps opportun.

ALLEMAGNE.

Le placement de 80 millions de francs (100 millions de francs) en bons du trésor sur le marché américain a soulevé des protestations et une violente opposition dans les organes des agrariens, des cléricaux, des libéraux et des socialistes. On reproche au gouvernement allemand d'avoir révélé par cette opération au monde entier les difficultés financières de l'Allemagne, au moment même où l'on faisait un essai de faire de la politique "mondiale".

Quelques journaux, entre autres la Gazette de la Croix, la Post, la Gazette nationale, cherchent à défendre la conduite du gouvernement, en alléguant que l'Angleterre qui, elle aussi, a eu récemment recours aux capitaux américains; mais le Corrier de la Bourse dit qu'il n'y avait aucune nécessité de faire appel aux Etats-Unis et qu'on pouvait trouver l'argent dans le pays.

De son côté, la "Freisinnige Zeitung" rappelle que rarement pareilles charges financières furent assumées, à des intervalles aussi rapprochés, par un gouvernement. L'achat des Carolines a été suivi de près par le projet de loi sur la marine et le projet de loi sur la marine par l'expédition de Chine. Rien que pour la marine, la dépense annuelle est de 60 millions de francs. On réclame 100 millions pour construire un chemin de fer dans l'Afrique orientale.

Le budget de dépenses pour l'année. "En un mot, déclare M. Richter, dans la "Freisinnige Zeitung" il y a tout lieu de craindre que l'empire allemand ne se soit commandé un habit qui n'est pas en proportion avec sa taille".

La réponse de l'Angleterre à la note allemande.

New York, 2 octobre.—Le correspondant de la Tribune à Londres télégraphie ce qui suit: Le correspondant du Standard à Londres apprend que la réponse de la Grande Bretagne à la circulaire allemande relative à la Chine est rédigée en termes très amicaux, mais, en même temps, très affirmatifs.

VIN MARIANI

Des attestations écrites de plus de 800 médecins. Rien n'a jusqu'à présent égalé tant d'éloges de la profession médicale; c'est pourquoi le Vin Mariani peut être pris tout sûr.

Chez tous les pharmaciens. Refusez les substituts.

LES MALLES DE GUILLAUME II.

D'un petit village du sud de la Prusse nous vient un curieux anecdote.

Il y a deux ou trois mois, un foire avait lieu dans ce village et un forain y vendait les photographies des trois derniers empereurs d'Allemagne, en agrémentant ses offres d'un petit ninon.

—Voici, disait-il, Guillaume Ier, qui eut pour devise fameuse: "Je n'ai pas le temps de m'ennuyer"; puis Frédéric II qui disait souvent: "Apprenez souffrir sans vous plaindre"; et lu, notre bien-aimé empereur actuel, Guillaume II, toujours en voyage, et dont la phrase la plus connue est: "Augusta, faites les malles!"

C'était assez irrévérencieux, mais peut-être le brave forain n'y mettait-il pas de malice.

Toujours est-il qu'il fut traîné devant les tribunaux prussiens pour crime de lèse-majesté, condamné à deux mois de prison. Il vint de purger sa peine, a repris la vente de ses trophées photographiques. Pour les deux premières, il cite toujours la même devise. Mais, quand s'agit de citer celle de Guillaume II, il s'écrie: "Pour celle-là, n'ai pas le droit de vous dire...."

Mais on connaît, paraît-il, l'histoire dans toute la province la foule, qui aime toujours les frondeurs, même en Prusse, et met à rire.... et achète.

C'est tout ce que demande le marchand.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

La pièce intitulée "A Your Wife" à la fois une comédie et un drame, a précédemment fait la conquête des habitués du Grand Opera House. M. Leighton Leigh et M. Lavinia Shannon s'y font remarquer par leur talent et leur jeu. Ils dépeignent dans leurs rôles véritable talent.

THEATRE CRESCENT.

"The Man O'Warman" est bien mieux qu'il faut à un théâtre comme celui du Crescent. Elle est très mouvementée et l'on y trouve à chaque instant la note patriotique qui fait vibrer tous les cœurs. C'est un excellent exemple de nos meilleurs choix de pièces de théâtre. Aussi, la soirée est-elle comblée à chaque représentation.

THEATRE TULANE.

A la première de "The Duke Jester" il n'y avait dans la salle d'oreilles que pour Fred. Ward. Depuis un certain temps de s'occuper du reste de la troupe qui est véritablement bien composée. Nous assistons à une série de représentations et de brillantes recettes sont assurées au théâtre tout le long de la semaine.

Samedi, en matinée et le soir "Macbeth" et "Othello".

L'eau d'Abita étant légère est sévèrement digérée, elle est inappétible à la parfaite santé.

Feuilleton

L'Abelle de la N.-O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIEME PARTIE

Les Tragédies de l'Amour.

XVII

DERNIERES ANGOISSES.

(Suite.)

Edith chercha encore. —Décidément rien, je ne vois

rien.... Dites-moi le nom, mon frère! Puisqu'elle vous a plu, —car il me semble bien qu'elle vous a plu, n'est-ce pas?

—Infiniment.

—Eh bien! puisqu'il en est ainsi, elle me plaira aussi, certainement.

—Colette....

La duchesse n'entendit pas, ou si elle entendit, ne comprit pas. —Vous dites, mon frère!

Il répéta plus distinctement, mais son cœur était douloureusement serré:

—Colette.

—Mademoiselle Nathaniel.

—Oui.

—L'institutrice?

—Oui.

La duchesse s'était levée brusquement. Et tout à coup, éclatant de rire:

—Qu'est ce que vous me chantez là, mon frère!

—Ces deux jeunes gens s'aiment profondément.

—Eh! je ne les en empêche pas.

—Alors, vous consentez?

—A quoi?

—Au mariage!

—Vous êtes fou!

—Madame de Villefort reprit place dans son fauteuil.

—Voyons, mon frère, vous ne me dites pas la vérité?

—Mon Dieu, si....

—Du moins toute la vérité!

—La vérité tout entière.

—Et moi, je devine qu'il y a

autre chose.... allons, soyez franc.... Je suis une vieille femme, vous pouvez tout me dire....

—A mon tour de ne pas comprendre.

—Colette est jolie, très jolie, Horace est beau garçon.... Il a été frappé injustement, malheureux sans avoir mérité de l'être....

Cela met autour de lui une atmosphère romanesque.... Mademoiselle Nathaniel a été attirée par toutes ces choses là comme un papillon est attiré par la flamme.... Et.... elle s'y est brûlée n'est-ce pas?.... Disons les mots.... Colette est devenue la maîtresse de mon fils.... Et après m'avoir caché cette imprudence.... je devine que le moment arrive où cette imprudence va devenir visible pour tout le monde!....

—Ma sœur, fit Vivarez, douloureusement, vous venez de commettre une bien mauvaise action.

—Mon frère!

—Qui.... en accusant cette jeune fille — et bien gratuitement, en vérité, — d'une faute dont elle est incapable....

—Alors, c'est qu'elle n'aime pas mon fils.... L'amour et la passion excusent bien des fautes.

Son cœur battait un peu plus fort en prononçant ces paroles.

—De telle sorte, ma sœur, que si la faute, excusable, soit, avait été commise, et si elle devait devenir visible aux yeux de tous, vous permettriez ce mariage?

—Ma sœur, fit Vivarez, douloureusement, vous venez de commettre une bien mauvaise action.

—Mon frère!

—Qui.... en accusant cette jeune fille — et bien gratuitement, en vérité, — d'une faute dont elle est incapable....

—Alors, c'est qu'elle n'aime pas mon fils.... L'amour et la passion excusent bien des fautes.

Son cœur battait un peu plus fort en prononçant ces paroles.

—De telle sorte, ma sœur, que si la faute, excusable, soit, avait été commise, et si elle devait devenir visible aux yeux de tous, vous permettriez ce mariage?

—Alors, c'est qu'elle n'aime pas mon fils.... L'amour et la passion excusent bien des fautes.

Son cœur battait un peu plus fort en prononçant ces paroles.

—De telle sorte, ma sœur, que si la faute, excusable, soit, avait été commise, et si elle devait devenir visible aux yeux de tous, vous permettriez ce mariage?

—Ma sœur, fit Vivarez, douloureusement, vous venez de commettre une bien mauvaise action.

—Mon frère!

—Qui.... en accusant cette jeune fille — et bien gratuitement, en vérité, — d'une faute dont elle est incapable....

—Alors, c'est qu'elle n'aime pas mon fils.... L'amour et la passion excusent bien des fautes.

Son cœur battait un peu plus fort en prononçant ces paroles.

—De telle sorte, ma sœur, que si la faute, excusable, soit, avait été commise, et si elle devait devenir visible aux yeux de tous, vous permettriez ce mariage?

—Ma sœur, fit Vivarez, douloureusement, vous venez de commettre une bien mauvaise action.

—Mon frère!

—Alors, c'est qu'elle n'aime pas mon fils.... L'amour et la passion excusent bien des fautes.

Son cœur battait un peu plus fort en prononçant ces paroles.

—De telle sorte, ma sœur, que si la faute, excusable, soit, avait été commise, et si elle devait devenir visible aux yeux de tous, vous permettriez ce mariage?

—Ma sœur, fit Vivarez, douloureusement, vous venez de commettre une bien mauvaise action.

—Mon frère!

—Qui.... en accusant cette jeune fille — et bien gratuitement, en vérité, — d'une faute dont elle est incapable....

—Alors, c'est qu'elle n'aime pas mon fils.... L'amour et la passion excusent bien des fautes.

Son cœur battait un peu plus fort en prononçant ces paroles.